

Fra letteratura e storia:
interpretazioni stendhaliane
e realtà bolognesi
del primo Ottocento

Bologne, cité beyliste

par Henri-François Lambert

Le titre de cette communication ne doit pas faire illusion. Nous ne prétendons nullement que, de toutes les villes italiennes, Bologne fut la préférée de Stendhal: « Bologne a, ce me semble, beaucoup plus d'esprit, de feu et d'originalité que Milan; on y a surtout le caractère plus ouvert. [...] Mais l'amour ne se commande pas; mon coeur a été pris par la douceur et le naturel des manières milanaises ». Et encore: « [...] c'est, je crois, pour la vie que je suis amoureux des façons naïves des heureux habitants de Milan »¹.

D'autre part, les séjours de Stendhal à Bologne furent peu nombreux et, surtout, de durée très limitée.

a) Du 23 au 25 septembre 1811, au cours d'une permission accordée par Darn, et juste après un triomphe sur la vertu d'Angela Pietragrua. Une soirée d'opéra, les galeries de peinture, quelques méditations sur des problèmes d'urbanisme comparé et des exercices de fanatisme.

b) Deux « jours francs » entre le 6 et le 13 octobre 1814. Nouvelle visite aux galeries de peinture.

c) Du 22 au 25 juillet 1819, en pleine bataille pour Métilde, après la mésaventure un peu ridicule de Volterra. Durant ces trois jours, Bologne se transforme en lieu de réverie sur une affaire d'amour. « Bologne, où je n'ai pas reçu de nouvelles de vous, est sacré pour moi », écrivait-il à Métilde.

d) Du 20 au 27 mars 1820. Beyle vit ses dernières illusions météorologiques. Mais ses lettres à Marzucco le révèlent surtout préoccupé de politique. En cette année de révoltes, Bologne devint pour lui comme une table d'orientation des révolutions d'Italie.

¹ Rome, Naples et Florence (petite édition Doin), I, p. 212 et II, p. 25.

e) Le 25 (ou 26) décembre 1827, une mauvaise soirée d'opéra. Nouvelles visites aux marchands de tableaux, dans l'espoir de trouver quelque bonne adresse pour Lamarine que Beyle vient de voir à Florence.

f) Enfin, Monsieur le Consul de France à Civitavecchia passera par Bologne le 6 avril 1831, et vraisemblablement, aussi, un jour d'octobre 1835. Le premier de ces passages nous vaudra de très utiles considérations historiques.

On aurait donc lieu d'être déçu devant le faible total des heures bolonaises de Stendhal. En réalité, l'importance stendhalienne et beylisme de Bologne ne s'évalue pas d'une manière aussi grossièrement quantitative. Stendhal le laisse entendre par sa manière de se vouloir différent de ses prédécesseurs. Il leur emprunte cavalièrement maints éléments matériels de son récit, par paresse, sans doute, mais aussi, et peut-être surtout, parce que son propos est d'ordre intérieur, politique ou moral, jamais descriptif². Il n'est pour lui de monuments que d'humanité. Visiter une ville, c'est rechercher la manière dont ceux qui y vivent ont décidé de chasser le bonheur, — et jusqu'à quel point il leur a été permis de le faire comme ils l'entendaient. A ce compte, l'importance de Bologne devient éclatante.

Rien ne le montre mieux que l'étendue du thème bolonais dans cet ouvrage que l'on attendrait exclusivement consacré à trois autres villes: Rome, Naples et Florence. Mieux: de l'édition de 1817 à celle de 1827, ce thème bolonais s'est généreusement amplifié. De manière un peu artificielle, certes. N'impose. Stendhal tenait à manifester l'intérêt qu'il portait à Bologne. La connaissance de Bologne l'aiderait à mesurer plus exactement les chances de l'Italie pour conquérir sa liberté, — elle représentait pour lui une singulière expérience de beylisme politique. Tel sera notre propos.

² Ainsi dans Rome, Naples et Florence en 1817 ou de l'Italie en 1819 (66. Martineau, *Déves*, p. 281): «C'est des voyages que j'ai fait le mieux sans ceux de président de Brosses en 1760, livre d'Hermet, de Forché en 1802, le petit volume de Duclos en 1760 et celui d'Arthur Young en 1780. Il est amusant de voir les idées anciennes sur le voyage de spirituel Mouson en 1686. Excepté de Brosses, les voyageurs ne se sont pas occupés des moeurs, des habitudes, des préjugés, des divers manières de chercher le bonheur de peuple qu'ils traversaient, ils s'en vont que les murs».

Bologne, centre de civilisation italienne

Cette étude n'est simple qu'en apparence. Elle réclame du critique un sens développé de l'équilibre. D'une page à l'autre, Stendhal semble se contredire. Esprit non contradictoire, pourtant, mais soucieux des nuances, — moins décisif que qu'actif à présenter un problème avec tous les entrelacs de ses données.

Ainsi, par exemple, pour la fonction historique que Stendhal attribue aux villes d'Italie. Idéologue et jacobin, il ne voit de salut pour l'Italie que dans l'unité politique, même si cette unité devait se réaliser au prix d'un renoncement momentané à la liberté. Mais il reconnaît en même temps que de nombreux éléments positifs du caractère italien s'expliquent à partir des diversités régionales. Cet amour de Paris se plaît à dénoncer l'influence d'une grande capitale. « En France, il n'y a que Paris; Paris c'est tout »³. « L'Italie, reconnaît-il, au contraire, a sept à huit centres de civilisation. L'action la plus simple se fait d'une manière tout à fait différente à Turin et à Venise, [...] à Bologne et à Florence »⁴. Cette multiplication des centres, il est vrai, aboutit au « patriotisme d'antichambre ». Ce serait même à Bologne qu'il présenterait, d'après Stendhal, ses formes les plus violentes⁵. Murat apprît à ses dévots que les borbons bolonais, par exemple, ont l'amour-propre à vil. Il n'est de botte qu'à Bologne. Mais il est certain que ce patriotisme d'antichambre est la chose au monde la mieux partagée! On le découvre aussi, d'ailleurs, sous ses formes positives du tempérament, de l'originalité.

Ce qui frappe précisément Stendhal à Bologne, c'est l'absence de conventions dans la société. Les Italiens n'ont jamais eu à imiter le modèle despotique d'une Cour et à la française. Ils se trouvent ainsi affranchis de certaines formes artificielles et affectées de délicatesses: « Tout ce qui se dit en France pour offrir ou accepter une aile de faisan paraît une peine inutile à un Italien, une véritable *seccatura* »⁶.

Malheur au touriste qui confondrait ces redresses du naturel avec l'impolitesse! L'Italien ne joue pas la passion, il la vit, dans le bel

³ Rome, Naples et Florence en 1817, *op. cit.*, Martineau, p. 137.

⁴ *Proemium dans Rome*, *op. cit.*, *Déves*, t. p. 241.

⁵ Rome, Naples et Florence, *op. cit.*, *Déves*, t. p. 228.

⁶ *Idem*, t. p. 243.

aveuglement de sa sincérité. Il y a toujours en lui un peu de sauvagerie⁷ ! Il peut lui arriver de rêver dans un salon tant les joies secrètes de l'égoïsme passionnel lui paraissent supérieures aux vanités du jeu social⁸. Le bon plaisir est la règle d'or des Italiens⁹.

Or, c'est à Bologne que Stendhal a trouvé les âmes les plus singulièrement passionnées. « A Bologne, l'amour et le jeu sont les passions à la mode »¹⁰. Il n'est pas indifférent de la remarquer: c'est dans la bouche d'un Bolognais, Tommaso Bestavoglio, que Stendhal met la critique de la société parisienne. C'est assez dire, même si le Bestavoglio évoqué, est, si je puis dire, apocryphe¹¹, que Bologne se permet de jurer comme il lui plaît toutes les sociétés; même celle de Paris! Milan n'a point de ces audaces... « La société est bien moins française ici qu'à Milan; elle a bien plus de racines italiennes, comme dirait un Anglais: je trouve plus de feu, de vivacité, plus de profondeur et d'intrigue pour arriver à ses fins, plus d'esprit et de méfiance »¹².

Disons le mot: société de beyllistes! Et Stendhal: « Bologne, cette ville de gens d'esprit »¹³. Le voici qui rêve tout haut, comme un Bolognais... Sous sa plume de 1827, Bologne devient la cité des conversations libres et le cardinal Lantè, le légat, en compagnie de Stendhal, bien entendu, même le bal¹⁴!

Ces pages si vives sur le jeu social à Bologne sont d'un intérêt évident. Elles suffiraient mal, pourtant, à éclairer l'originalité de Bologne.

⁷ *Idéole*, I, p. 242.

⁸ *Rome, Naples et Florence*, éd. Divas, II, p. 30.

⁹ *Idéole*, I, p. 272, une très jolie comparaison avec l'Italien et les fers de Boud-Sour: « La grande affaire des fers de Boud-Sour est de donner une affection à l'action la plus simple. Cette action a-t-elle quelques imperfections, il ne songe qu'à se donner l'air de la mépriser. Quand Milan, le n'est plus vu ou géré, lui les beaux jeunes gens assurent des fous à cheval; mais ils mettent sous la jole et l'importance possible à leur assure ».

¹⁰ *Idéole*, II, p. 14.

¹¹ Je n'ai pas trouvé mention d'un Tommaso Bestavoglio, pour l'époque de la Restauration, dans les *Famiglie celebri italiane* du conte Pompeo Litta.

¹² *Rome, Naples et Florence*, éd. Divas, II, p. 33.

¹³ *Idéole*, II, p. 84.

¹⁴ Stendhal n'a pu voir le cardinal Lantè. Mais il lui faisait bien souper un pendant aux conversations du président de Brosses avec le cardinal Prosper Lambertini. Stendhal va jusqu'à emprunter à de Brosses des étonnantes anecdotes. Par exemple, la question de Mgr Lantè sur l'objet de Java correspond à celle de Lambertini sur le cardinal Debois. — A noter que, dans ses *Mémoires autobiographiques*, Compagnon préface Mgr Lantè à la manière de Stendhal, comme un prince-savant.

Le vrai secret de Bologne est ailleurs, dans son primitivisme. « Bologne appartient bien autrement à l'Italie du moyen-âge que Milan »¹⁵.

La grande héroïque de cette période qui va du XI^e au XVI^e siècle s'incarne, pour Stendhal, dans l'histoire des cités italiennes. De ce point de vue, l'introduction de *l'histoire de la peinture en Italie* est un des textes majeurs de l'œuvre stendhalienne. Conspirations sanglantes, passions gigantesques étaient la loi des hommes de ces temps-là. Ils ne se battaient pas pour des décorations mais pour conquérir le pouvoir ou écraser l'adversaire.

L'esquisse de l'histoire des Bestavoglio dans *Rome, Naples et Florence* prend, dès lors, toute son importance. Sans doute, ces quelques pages, sur le plan structurel, étaient-elles inévitables: elles sont parallèles aux remarques sur Milan et les Visconti. Sans doute encore ne sont-elles qu'un dérivé cavalier des articles de Stendhal et de Ginguené dans la *Biographie Michaud*. Elles n'en témoignent pas moins de l'intelligence historique de Stendhal: sans se payer de mots, il démonte les mécanismes du jeu politique à Bologne, dans cette bataille triangulaire où s'affrontent la Papauté, les partisans de la république et ceux de la Signoria.

L'esprit républicain, dès le 8^e siècle, était très vif à Bologne. Au X^e, sa constitution consacrait la prépondérance des bourgeois sur les grandes familles. En 1256, la création du Consiglio del Popolo faisait des représentants des Corporations des art, du commerce, de la banque, les arbitres du pouvoir. L'évolution même de la société entraînait cet esprit républicain: un processus irréversible refusait la petite noblesse vers la bourgeoisie.

Et pourtant cet esprit républicain apparut bien vite plus comme un modèle idéal que comme une réalité. La férocité des passions politiques, les inévitables contrecoups de la politique internationale, imprimèrent à l'histoire de Bologne — Pétrarque le déplore en 1368 — la marque de la tragédie. Il était inévitable, dans ces conditions, que les grandes familles, malgré la suspicion dont elles étaient l'objet, devinssent des pôles d'attraction. Mais Stendhal a bien vu que ces entreprises monachiques étaient bien plus habilement menées que celles de son temps, celle des Bourbons, en particulier. Elles évitaient de heurter de front l'amour-propre républicain. Elles s'installaient aux cris de « Il popolo!

¹⁵ *Rome, Naples et Florence*, éd. Divas, I, p. 245.

Le Atti ». Elles s'abritaient sous la légitimité apparente des titres: Governatore generale e perpetuo del Comune, Gonfaloniere perpetuo. Stendhal admire ce jeu d'habileté. Les Bentivoglio se mettent à la tête du parti de l'Échiquier³⁶, « les libéraux de ces temps-là ». C'est dans la composition des bouchers qu'ils trouveront leurs plus fidèles partisans³⁷.

Mais l'utilité ne suffit pas toujours. Giovanni I, son fils Antongalesso en 1435 et, dix ans plus tard, Annibale, son petit-fils, continuent des fins tragiques. En 1462, Giovanni II, le dernier de la signoria Bentivoglio, commençait un règne qui s'achevait en 1506, avec l'entrée à Bologne de son ennemi, le pape Jules II. Cruel pour ses ennemis, passionné pour les beaux-arts, il était le type du despote. La seigneurie, avec lui, se transforma patiemment en monarchie³⁸. Avec sa chute se termina l'indépendance de Bologne.

De tous ces Bentivoglio, le plus admiré de Stendhal, ce fut Sanso. La mort violente d'Annibale, le 24 juin 1445, laissait Bologne sans chef: son fils, le futur Giovanni II, n'avait alors que six ans. Le peuple massacra les assassins. Et voilà qu'on apprit que vivait à Florence, dans la famille d'un marchand lainier, un fils naturel d'Hercule Bentivoglio. On l'invita à prendre en mains les destins de Bologne. Il demanda conseil à Cosme de Médicis, au cours de ce que Stendhal appelle « un des dialogues les plus singuliers dont l'histoire ait gardé le souvenir. » Le beyliste, dans cette aventure, a recouvré son bien. Sortir de l'obscurité pour s'installer au faite du pouvoir! C'était là un « privilège » dont Stendhal n'avait jamais osé rêver! — « une des situations des Mille et une Nuits réalisées... ». Le règne de Sanso fut heureux. C'est lui qui signa avec le Pape et les capitulaires de 1447 qui établissaient entre

³⁶ L'Échiquier, ou parti des Scacchi. Ce nom venait de l'échiquier en dardier des Papes. Le parti prétendait s'appuyer sur les classes populaires et défendre l'indépendance de Bologne. — A l'opposé, les Maltravati, qui tiraient leur nom des barres de l'échiquier des Gonfalonieri, adversaires des Papes.

³⁷ Rome, Naples et Florence, éd. Dixot, II, p. 71: « comme l'utile avait sous son drapeau dans les républiques italiennes, les Bentivoglio furent attachés à la composition des bouchers ». — Dans un livre private di Bologna del secolo XIII et XVII (Bologna, 1908), L. Pini écrit (p. 211): « Qualunque famiglia, anche nobile, doveva essere iscritta ad un'arte; così troviamo che i Bentivoglio erano Boccari, i Maracchelli, Mercieri, e via dicendo ». Sur les Bentivoglio, cf. l'ouvrage de Cecilia M. Zan, *The Bentivoglio of Bologna - A study in despotism*, Oxford, 1937.

³⁸ Rome, Naples et Florence, éd. Dixot, II, p. 73: « ce prince était occupé à changer en vœux dévots les citoyens d'une république... ».

Bologne et Rome un honorable *modus vivendi*. Sa mort plongea ses concitoyens dans le désespoir.

Mais devant cette histoire de Bologne Stendhal ne se contente pas d'ébaucher des rêves de bonheur beyliste. Il se donne le spectacle des vicissitudes tragiques que connaît en Italie l'idée de liberté. Le morosement de l'Italie n'empêcha nullement les meilleurs de ses fils de ressentir durement le grand vide d'une politique fondée sur les intérêts particularistes. Stendhal n'ignore pas, qu'entre les nations, la violence ne suffit pas à changer les mauvaises cartes qu'on a tirées. C'était déjà beaucoup que l'Italie ait pu cerner ce manque dont elle souffrait. Méditons cette belle page: « Les efforts inutiles pour inventer au bon gouvernement agitent l'Italie pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles. Plus heureux que nos pères, nous savons que tout gouvernement qui se compose de deux chambres et d'un président ou roi est passable; mais il ne faut pas s'y tromper, ce gouvernement éminemment raisonnable est probablement aussi éminemment défavorable à l'esprit et à l'originalité, et jamais aucune histoire n'égala l'insuffisance de celle du moyen âge [...]. »

Si un homme de génie eût publié en 1455, après neuf années du gouvernement de Sanso, un livre en trois volumes in-4, expliquant bien ces quatre commandements:

- 1) Que les trente plus riches habitants de Bologne forment, leur vie durant, un conseil délibérant;
- 2) Que cinquante citoyens soient élus tous les trois ans, et forment une autre chambre;
- 3) Que ces deux corps élisent un podestat tous les dix ans, et que Sanso Bentivoglio soit le premier podestat;
- 4) Que les lois soient faites par ce trois pouvoirs, et que le podestat nomme à toutes les places, sauf l'approbation des trente.

Bologne eût connu ce qu'il fallait désirer. Il eût fallu trente années de révolution; et quand enfin les lois de la nature auraient fait disparaître les citoyens ayant trente ans, le jour de la publication de l'ouvrage in-4, Bologne fût arrivée au bonheur³⁹.

Ainsi, c'est Bologne que Stendhal a choisie pour ébaucher ce rêve, ou,

³⁹ Rome, Naples et Florence, éd. Dixot, II, pp. 76-7.

selon son expression, « ce roman » de la politique italienne. Missou lui rappelait qu'elle gravait sur sa monnaie BONONIA DOGET, et, dans l'écu de ses armes le nom de LIBERTAS.

Que restait-il de ces belles espérances à l'époque de Stendhal? L'époque héroïque de Bologne s'est terminée, nous l'avons vu, sur la défaite de Giovanni II devant Jules II. Les deux grands événements bolonais de 1513 (signature du Concordat entre François I et Léon X) et de 1530 (couronnement de Charles-Quint par Clément VIII) confluent en fait la sujétion de la cité. Dès lors, Bologne va connaître deux siècles et demi d'obscurité tranquille²⁰. L'écroulement de l'Ancien régime parut, un très court moment, lui ménager de nouvelles chances. Mais finalement, tandis que la République Cispadane se fond dans la Cisalpine, Bologne se verra évincée au profit de Milan et ne sera rien d'autre que le chef-lieu du département du Reno. Les événements révolutionnaires ne manquèrent certes pas à Bologne et dans l'Emilie. Nos collègues italiens ont entrepris sur ce sujet de passionnantes et fécondes recherches²¹. Le jeune Stendhal n'était pas en mesure de découvrir ces mouvements.

À la chute de l'Empire, la situation de Bologne sera pire encore. Le Pape reprend possession de la ville comme par droit de conquête et Bologne perd ces anciens privilèges municipaux, purement honorifiques, d'ailleurs, qu'elle avait préservés jusqu'alors. Stendhal note la suppression de l'ambassade bolonaise à Rome²². L'administration est désormais à Bologne confiée dans les quatre autres légations (Ferrare, Ravenne, Forlì, Pesaro-Urbain) aux mains du légat, représentant de Rome. Le Motu

²⁰ Dans sa lettre XXX, de Bressa se contente d'une explication rapide du problème politique à Bologne, comme avec nonchalance, apparemment parce qu'il n'y a plus, en fait, de problème politique à Bologne.

²¹ Impossibles de citer ses détails, en raison de leur nombre. Je me contente de renvoyer au tome I de la *Storia dell'Italia moderna* de G. COMENZI (ed. Feltrinelli) et à l'article de U. MANCINI, *Movimenti politici a Bologna durante la Restaurazione francese e l'Impero Napoleonico*, in « *Bollettino del Museo del Risorgimento* », anno V, 1963.

²² *Rome, Naples et Florence*, éd. Divot, II, p. 81 — Lady Morgan, dans son *Italie*, t. 2, p. 343-8 de la traduction française (1821), rappelle que le Concordat signé entre Bologne et le pape Nicolas V, en 1447, exemptait de la culture de Dieu qu'onques posséderait les classes dudit Concordat.

propre du 6 juillet 1816, s'il porte la marque du libéralisme de Consalvi, n'en représente pas moins un recul par rapport à la législation napoléonienne. « Tout est gouverné ici par des pères. Les laïques, quoique ducs ou princes, n'occupent aucune place »²³. Dans une lettre à Maresse, Stendhal donne des compléments beaucoup plus vifs sur l'incurie gouvernementale²⁴.

Sur le plan économique le mal est plus grand encore. Tout n'était certes pas parfait dans le système économique que Napoléon avait imposé en Italie. Le vieil ouvrage de Tarlé n'a rien perdu de son opportunité, bien au contraire. Pourtant la Révolution et l'Empire avaient vu, à Bologne comme en d'autres régions d'Italie, briser de vieilles traditions économiques et politiques plus vénérables que justes. D'énormes étendues de terres de la noblesse et du clergé avaient été soudain redistribuées. Les jugements de Stendhal sur les problèmes économiques à Bologne sont très sûrs²⁵. Je ne m'arrêterai pas à ses spirituelles remarques sur l'art très difficile d'être, dans la légation de Bologne, propriétaire, quand on ne possède pas titre ou grand nom²⁶. Les mêmes incongruïtés se retrouvaient au pays de Paul-Louis Courier. A laisser de côté aussi certaine recette pour faire fortune à Bologne avec l'aide combinée d'un moine et d'une jolie femme²⁷, Stendhal, en revanche, dénonce avec bonheur, la cause première du mal économique dans l'État pontifical: l'industrie y est « mal récompensée »²⁸. De là, le chômage endémique, — et les inevitables brigands. Et, sous une forme plus saisissante encore: « Le mécontentement social est à Bologne, en 1817, ce qu'il était en 1717; aucun nouvel intérêt n'a été créé »²⁹.

À Bologne, l'argent ne circule pas. Le régime pontifical y fait se

²³ *Rome, Naples et Florence*, éd. Divot, I, p. 211.

²⁴ Lettre du 26 mars 1820: « L'administration publique est, littéralement parlant, au pillage; la plupart des chefs sont honnêtes, mais si bêtes... ».

²⁵ Ces problèmes deviennent de plus en plus les horizons de Risorgimento. Candeloro (t. 2, op. cit.) offre sa ce sujet un bon départ bibliographique. Je tiens à signaler, entre l'ouvrage devenu classique de De Sanctis sur *Il movimento delle città pontificie*, celui de R. ZANOTTI, *Prime ricerche sulla distribuzione della proprietà fondiaria nella provincia bolognese (Bologna, 1973)* et le bel article de L. DEL PASSO, *La vita economica e sociale a Bologna durante il Risorgimento*, in « *Bol. del Museo del Risorgimento* », anno V, 1963.

²⁶ *Rome, Naples et Florence*, éd. Divot, II, p. 18.

²⁷ *Italie*, II, p. 18.

²⁸ *Italie*, II, p. 18.

²⁹ *Italie*, II, p. 18.

lever une génération de *frambours*, ces âmes charitables qui prêtent à 9% pour trois mois... Le récit d'une avouée affaire d'emprunt manqué a portée symbolique²⁰. M. Beyle, demi-soldat, songerait presque à s'établir banquier à Bologne²¹... Ces quelques remarques économiques ont d'autant plus d'importance qu'on n'en trouve pas l'équivalent dans les autres livres de l'époque sur l'Italie, comme, par exemple, celui de Lady Morgan²². Sur cette impression générale d'assouplissement, un élément positif: « on bâtit à Bologne, comme partout, beaucoup de maisons nouvelles »²³.

Tout est-il perdu pour autant à Bologne? Les constitutions ne sont jamais que ce que les hommes et les gouvernements veulent bien les faire. Il est naturel, d'autre part, qu'un gouvernement ecclésiastique compte plus sur le *vervo terrive* que sur la terreur pour s'imposer. À Bologne, tout dépend de la personnalité du légat: « Toute la vivacité spirituelle de Bologne tient à la bonté du légat; s'il a pour successeur un ultra, en six mois de temps ce pays peut devenir abominable et être ennuyeux »²⁴.

Stendhal a rendu hommage au cardinal Lante et à son successeur, le cardinal Spina²⁵. Il comptait, d'autre part, sur l'influence heureuse du cardinal Consalvi pour éviter les grosses fautes²⁶.

On devine pourtant la précaution d'une entente politique réalisée au

²⁰ *Ibidem*, I, pp. 263-4.

²¹ Lettre à Masses du 28 mars 1820: « J'ai quelque envie de séjourner même un quarton seule à Bologne, et de me faire banquier à Bologne; je parle sérieusement; c'est une ville de sixante-dix mille âmes, où les femmes ne sont pas grudes et où l'on rit. Une terre me rendra quatre et demi au plus dans la délicieuse pays de Caluso, et, à Bologne, je gagne en un clic d'œil trois et demi pour cent. Tout y est d'un tiers moins cher que dans mon sal habituel ».

²² On trouve plusieurs de ces remarques intéressantes sur ce sujet dans le *Voyage en Italie et en Sicile* (1828) de L. Simonet, t. I, pp. 93-104, — ouvrage que Stendhal croira, injustement, étriqué.

²³ Une remarque curieuse (Rome, Naples et Florence, *éd. Divan*, I, p. 45) à propos de Milan, suivie de cette réflexion: « Les habitants milanais de Milan sont tout à fait républicains, et l'Italie d'aujourd'hui n'est qu'une continuation de moyen âge. Avec une belle maison dans la ville donne plus de considération que des millions en portefeuille ».

²⁴ Rome, Naples et Florence, *éd. Divan*, I, p. 215.

²⁵ Rome, Naples et Florence, *éd. Divan*, II, p. 36 (note).

²⁶ L'admiration de Stendhal pour Consalvi ne vint jamais déclinée, sauf dans une réflexion regrettable de sa lettre à Masses plus haut citée: « C'est avec peine que je me suis laissé persuader, par vingt associés, que Consalvi trouve réellement du plaisir à faire le mal du plus grand nombre, pour le plaisir du petit; il est sévère ».

prix de petits renoncements réciproques et tacites de la part du gouvernement et des citoyens. Jusqu'à quel point peut-on se contenter d'un arrangement de faits non avoués de jure? Stendhal a essayé de donner la réponse bolognaise à cette question. En d'autres termes, quel était l'état des forces risorgimentales dans la cité des Bemignoglio?

Sur le plan militaire, d'abord. — Toujours vivants les témoignages de l'héroïsme passé: « Bologne et toute la Romagne font peur à la cour de Rome; Consalvi [...] sait que les Italiens de Bologne et de la Romagne ont conservé quelque chose de l'énergie du moyen âge »²⁷.

C'est dans cette région que Napoléon a trouvé ses meilleurs soldats²⁸. A titre d'exemple: ce « jeune et beau capitaine Radichi », « aussi simple, aussi naturel dans ses façons, que si de sa vie, il n'eût appliqué un coup de sabre, ni mérité une croix »²⁹. Et mieux encore, la tentative de ce prince bolognais, Astorre Hencolani, qui mit son argent et ses hommes au service de Murat: « Un prince de Bologne, croyant à la délivrance de l'Italie par Murat, leva, en vingt-quatre heures, un régiment de 1500 hussards, dépensa 200.000 francs, l'équipa en trois jours, et le quartier-maître était en ligne à la tête de sa troupe »³⁰.

Jusqu'à quel point cette affaire est-elle exagérée? Elle témoigne,

²⁷ Lettre à Masses du 28 mars 1820: « Nous ne pouvons pas être plus libres que nous ne le sommes, me disait un homme d'épée; mais tout est de fait et rien de jure. Demain le Sénat peut me jeter dans les cachots de San Léo et confisquer mes fortunes; cela sera cruel, mais non pas impie; il n'y a aucune loi qui le défende ».

²⁸ Cette distinction de fait et de droit se retrouve chez Lady Morgan (op. cit., II, p. 250 de la trad. française).

²⁹ Rome, Naples et Florence, *éd. Divan*, I, p. 150.

³⁰ *Ibidem*, II, p. 233.

³¹ *Ibidem*, I, p. 255.

³² Rome, Naples et Florence en 1827, grande *éd. Divan*, p. 100. — Lady Morgan se fait, elle aussi, l'écho de cette épopée (Italie, II, p. 244, note), mais d'une manière sensiblement différente: « Après le succès des Autrichiens, les jeunes Bolognais, au nombre de trois ou quatre cents, offrirent leurs services à Murat. Tout le génie politique de la ville fut mis à contribution, des hommes à la tête des clubs à l'indépendance furent échos [...] Les vices nobles restèrent impassibles et les prêtres éconduits. Les classes moyennes et la jeunesse de tous les rangs, s'entretenaient seules à la sécher que se passait; mais on s'aida point d'armes, et avant qu'il fût possible de s'en procurer, Murat fut battu ».

³³ Sur ce problème, je me permets de renvoyer à la mise au point que j'ai faite dans *Les Métamorphoses de la Sibéri*, Paris, Corti, p. 159.

de toute manière, de l'estime dans laquelle Stendhal tenait les Bolognais.

Et ce n'est pas tout. Stendhal porte à leur crédit, comme il le fit pour les Espagnols, leur résistance à Napoléon. À noter que Stendhal rejette la responsabilité de la révolte de 1809 sur la maladresse des préfets, — tant il demeure persuadé que l'action de l'Empereur, si elle avait pu se prolonger, était la seule bénéfique pour l'Italie⁴¹ : « La décadence morale qui suit la ruine physique est atroce pour quelque temps, parce que ce peuple de Bologne, plein de vivacité et d'esprit, a compris le génie de Napoléon, quoi qu'il n'ait fait que l'entrevoir, et que souvent le génie du grand roi ait été masqué par de sots préfets. Ils vivaient à bout de cabrer ce peuple et excitèrent une révolte en 1809, je pense. Ce fait méritait cent destitutions »⁴².

Sur le plan spirituel et intellectuel. — L'ennemi principal des choses étant, pour Stendhal, leur gouvernement, on ne s'étonnera pas de le voir relever chez les Bolognais — les considérant comme positifs — les manifestations d'anticléricalisme. À l'en croire, l'affaire de la succession Lepel ferait encore le fond des conversations⁴³. Tel vice-légat comme des horeurs dans les environs de Bologne⁴⁴. Les presbytères de campagne sont le théâtre d'atroces intrigues « qui portent le malheur profond et la rage impuissante »⁴⁵. Seules des enquêtes minutieuses nous permettraient de mesurer la valeur de ces affirmations. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que la pensée de Stendhal, en l'occurrence, manque d'unif. D'une part, il relève sans ménagement des exemples de mentalité rétrograde sur les terres pontificales⁴⁶, — d'autre part, il félicite Bologne, « une des villes où l'hypocrisie est la plus difficile », de dénoncer les ridicules et les manquements des pêtres⁴⁷. Il est vrai que, des masses populaires à l'élite intellectuelle, les différences sont considérables... Dans

⁴¹ Essai essentiel sur le sujet, G. NERVAL, *L'histoire des 1809 au département de la Rome*, in « *Œuvres* », t. D, St. Pé, par l'Italie et la Romagne », vol. II, 1934-37, pp. 69 et sqq. — Une note au point la C. ZACCH, *Napoléone e l'Europa*, Napoli, Ed. Creso, 1968, pp. 668-69.

⁴² *Rome, Naples et Florence*, éd. Dina, I, p. 212.

⁴³ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dina, II, p. 16.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 41.

⁴⁵ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dina, p. 18.

⁴⁶ *Italie*, t. 1, pp. 210-211, en particulier cette phrase : « Aux yeux du pêtre italien et des basas clercs de la société, tout se fait par miracle en ce monde, et rien par le jeu naturel des éléments et des causes secondes ».

⁴⁷ *Italie*, I, p. 200.

l'ensemble, pourtant, les Bolognais tiennent pour suspect le pouvoir ecclésiastique. Ils s'en accommodent, — mais à leur manière.

Les réflexions de Stendhal sur ce thème ne manquent pas de piquant. Il n'est pas loin de voir dans Bologne, cité pontificale, une citadelle de l'anticléricalisme. C'est par là, précisément, qu'elle a conservé intact, à la différence de Milan, l'esprit du Moyen-Âge : « cette ville n'a pas eu un saint Charles pour briser son caractère et la monarchiser »⁴⁸.

Prévention d'anticléricalité? En réalité, Stendhal a reconnu le génie de Charles Borromeo. Il va même jusqu'à le rapprocher de Napoléon⁴⁹. Mais, alors que Manzoni, dans ses *Promessi Sposi*, est sensible à l'importance rituelle du borroméisme qu'il incarne dans la personne du cardinal Frédéric, Stendhal, lui, en dénonce les effets : saint Charles, en incitant le sens de la résignation et de l'obéissance, étouffait les aspirations légitimes d'une nation. On peut discuter ces propositions stendhaliennes. Il n'en faut pas moins souligner la cohérence d'une pensée toujours soucieuse de dépeger les conditions de la liberté politique⁵⁰. Heureux les Bolognais donc, qui échappèrent à l'emprise du borroméisme! Le Pape et ses représentants politiques ne furent jamais pour eux que l'adversaire duquel il fallait, inlassablement, se méfier...

Stendhal a tiré une étonnante conséquence de cette réflexion. Les Bolognais seraient-ils des idéologues? Contraints de s'habituer à une sorte de double jeu intellectuel (ce qui, pour Stendhal, n'est pas contradictoire avec l'absence d'hypocrisie à Bologne), ils acquitrent une très profonde « connaissance du cœur humain »⁵¹. Ce sens aigu des réalités psychologiques expliquait le mépris des Italiens pour les enjouements gratuits des contes et des conversations à la française. Aussi bien, pour réussir à Bologne, ne s'agit-il pas de jouer, — mais de « connaître la passion dominante de l'homme qui a le pouvoir »⁵². Triste conséquence de ce machiavélisme : il impose au Bolognais la marque d'une « vieillesse anticipée ». D'un autre côté, ce sens aigu des réalités psychologiques suppose comme une aptitude à l'idéologie. Soixante-deux

⁴⁸ *Italie*, I, p. 207.

⁴⁹ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dina, I, p. 76 : « Cet homme avait une parole de génie de Napoléon, un génie sans pareil dans l'esprit, et le feu qui va directement au but ».

⁵⁰ Sur ce sujet, voir mes *Métamorphoses de la Liberté*, ib., pp. 314-36.

⁵¹ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dina, II, p. 16 et p. 17.

⁵² *Italie*, II, p. 16 et p. 17.

exemplaires de la *Logique* de Tracy achetés à Ravenne! Cet apport de l'édition de 1827 s'explique certainement à partir de Lady Morgan⁵⁶. Mais c'est un fait que la *Correspondance* de Stendhal contient en 1820 de nombreuses allusions aux ouvrages de Tracy. Quelque chercheurs bolognais nous apportera-t-ils un jour des précisions sur ces affirmations de Stendhal? Un fait est certain, dont il ne semble pas, malheureusement, que Stendhal ait eu connaissance: l'Université de Bologne possédait un authentique idéologue, en la personne du professeur Paolo Costa⁵⁷.

Ainsi, Stendhal trouvait à Bologne des éléments parfaitement valables pour une reconstruction. C'est à ces possibilités qu'il rendait hommage en souhaitant que ce comité qu'il préconisait pour la mise en chantier d'un dictionnaire italien, soit établi, précisément, à Bologne⁵⁸. Dans son « *Projet de constitution des États de l'Église* », il prévoyait une seule Université, « *réglée comme celle de Goettingue* », avec seulement quatre professeurs poètes, et il la fixait à Bologne⁵⁹.

Sur le plan politique. — Il est regrettable que la crainte de la censure ait limité l'audace de Beyle dans ses deux éditions de *Rome, Naples et Florence*. Mais il a été plus libre dans sa correspondance. Nous avons, d'autre part, la chance que son séjour à Bologne, en 1820, ait coïncidé avec une période particulièrement intéressante, après la malheureuse affaire de Macerata de 1817, après la révolte de Riego à Cadix, le 1^{er} janvier 1820, et ses rapides répercussions en Italie, et peu de temps avant la révolution napoléonienne de juillet.

Incontestablement, sous ses formes modérées ou violentes, Stendhal a vu à Bologne les symptômes du mal politique.

⁵⁶ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dumas, II, p. 16. — Lady Morgan (Italie, II, p. 233, note) parmi les « *êtres supérieurs* » de son temps, énumère Bonstetten et Dumas, de Genève, le mathématicien Lacroix et Danton; de Tracy de Paris, Dehous, « *le savant bibliographe* », de Naples et le philosophe Herbart d'Altenbourg. Elle ajoute (p. 253) que, au début des insurrections, « *les ouvrages de Locke, de Montesquieu et de Tracy sont aussi bien connus de la jeunesse de Bologne que de celle de Paris* ».

⁵⁷ « *Le professeur Costa*, écrit Lady Morgan (Italie, cit., p. 252), distingué par son talent pour développer l'esprit de ses élèves, possédait au degré le plus élevé cette perception claire et profonde sans motifs utiles pour propager que pour découvrir des vérités nouvelles ». — La *Cronaca* de Bergamo raconte les méfaits d'un professeur en 1831 et le pénible essai parisien de la table rase contre Aristeo et Placido Locke et Condillac (ed. Gioussani Nardi, vol. V, p. 98).

⁵⁸ *Rome, Naples et Florence* en 1817, éd. Dumas. — *L'Italie en 1818*, p. 260.

⁵⁹ Proposition de la création d'un comité à Bologne pour la confection d'un dictionnaire s.

⁶⁰ *Rome, Naples et Florence* en 1817, éd. Dumas, p. 246.

Le souvenir des libertés municipales perdues était toujours vivant. Il alimentait les fureurs centrées des patriotes⁶⁰. Il s'incarnera dans le Voto de l'avocat Berni degli Antoni, « *mémoire* [...] dont tout Bologne raffole », écrivait Stendhal⁶¹. C'est dans le salon de l'avocat qu'il place cette laide conversation politique qu'il eut — se e vero... — avec l'aide de camp du cardinal Lanzi⁶². En 1829 encore, il évoquera les soirées chez Degli Antoni⁶³. Il semble bien que dans ce salon on se serait contenté de l'application loyale d'une politique à la Consalvi⁶⁴.

Pouvons-nous aller plus loin? Le 30 août 1820, Stendhal faisait pour Maresca un tour d'horizon politique de l'Italie: « *Les journaux libéraux sont pleins d'exagération sur le libéralisme de l'Italie. A Rome, par exemple, pas le plus petit élément de libéralisme [...]. Le contraire à Bologne et Ferrare [...]: là, la révolution est morte* »⁶⁵. Stendhal a vu arriver à Bologne les réfugiés de Ferrare, de Macerata, où le gouvernement se conduisit, affirme-t-il, comme le général Donnadieu à Grenoble, lors de l'affaire Didier, Bologne, ville des révolutions... Le cardinal Spina le présentait à Consalvi comme « *la bussola di tutte le operazioni, come da quel centro nel quale si possono raccogliere tutte le notizie degli altri stati e particolarmente delle altre provincie dello Stato* »⁶⁶.

Jusqu'à quel point Stendhal e-t-il eu connaissance de l'action des

⁵⁹ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dumas, II, p. 81: « *Quel me dit un Bolognais plein de colère, parce qu'il y a eu en France un Mirabeau et un Danton, Messis sera libre, et Bologne devra oublier ce qu'elle fut en 1800, et revenir à ce qu'elle était en 1790* ».

⁶⁰ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dumas, II, p. 81. — Lady Morgan (Italie, II, pp. 246-9) donne une analyse de ce mémoires, dans le titre et à la fin, tout un programme: « *Questo se et no fondamento per chiedere alle corti di N. S. papa Pio VII, sollecitare ragione, la costituzione dei diritti de' quali il senato ed il popolo bolognese erano in possessione prima delle funeste rivoluzioni operate dal Pontefice [...]* ».

⁶¹ *Rome, Naples et Florence*, éd. Dumas, I, p. 242.

⁶² *Rome, Naples et Florence*, éd. Dumas, I, p. 242.

⁶³ *Sur le sujet*, l'insolente étude de A. BERGALLI, *Movimenti politici a Bologna dal 1815 al 1819*, p. 207, « *(Ibid. del Museo del Risorgimento, anno V, 1866, pp. 200-5)* ».

⁶⁴ Même remarque chez Lady Morgan (Italie, II, p. 253): « *La révolution [...] trouva Bologne plus saine pour les changements* ».

⁶⁵ Cité par M. PERRACCI, *La restaurazione romana (1815-1823)*, Firenze, Le Monnier, 1943, p. 67.

secres²⁰ J'ai essayé de répondre à cette question dans *Les Mémoires posthumes de la liberté*, ne pouvant aboutir, en fait, qu'à de prudentes vraisemblances²¹. Pourtant, l'imistance avec laquelle Stendhal revient dans ses lettres à Mareste, sur les craintes que Bologne inspire au gouvernement pontifical me paraît significative: il savait qu'à Bologne la politique pouvait revêtir des formes beaucoup plus dangereuses que le modérantisme du salon Degli Astori.

Le 6 avril 1831, allant prendre poste à Civitavecchia, Stendhal traversait Bologne. Le voyage était loin d'être de tout repos. C'est à Bologne que les mouvements de 1831 s'étaient révélés les plus violents. Le 8 février, Giovanni Vicini, un des anciens administrateurs napoléoniens, président du Gouvernement provisoire, avait proclamé la déchéance du régime pontifical. Et pourtant, dès le 21 mars, les Autrichiens entraient dans Bologne. Les lettres de Stendhal à Sébastiani sont précieuses. Il dit la déception des révolutionnaires devant la réserve de la France, les manœuvres équivoques qui furent à l'origine de la défaite du général Zucchi. Un des noms qui revient le plus souvent sous sa plume, c'est celui de Bologne. Dans la ville où les cordons ont été interdits, où l'on vient d'amener le tricolore qui flottait sur la tour Asinelli, l'Autrichien ne reçoit que mépris. Le Prince d'Androdoco sera seul à déclarer que les Autrichiens viennent en amis, pour mettre au point, sans doute, ce que certains appellent aujourd'hui la « normalisation ». Anxiété de la population, impopularité du cardinal Oppizzoni, toutes ces notations de Stendhal sont confirmées par la *Cronaca* de Francesco Rangone²². Le contraste avec l'attitude de Florence rend plus saisissante

²⁰ Voir l'étude d'Aldo Beselli, plus haut citée, pour la description des manœuvres des secres.

²¹ Voir en particulier pp. 280-82 et 294-5.

²² Entre une dizaine possible, deux citations de Rangone. L'une sur l'entrée à Bologne des Autrichiens: « Oò che sorpresa ad intrà il Tolosio se il non essere appiandito da nessuno e che medà trovava ancora la cocarda » (I, 5, p. 166). — L'autre sur Oppizzoni: « Il nostro Cardinal Legato Op. sarà potuto rimproverare facilmente che lo spirito pubblico non è molto a suo favore pervenuto. Oranga è incostanza gli si volgono le spalle, si sfugga a perfino aoe gli si leva il cappello e da taluno si fanno ora verbali sberleffi » (ibidem, p. 129).

²³ Je rappelle que l'un des titres des écrits de la *Cronaca* dans le volume I mort del 1820 e del 1821 sotto questo titolo: Bologna, Zucchi, s.d. 1829-31, XVII-380 p. — et dans les volumes V, XI et XV du Regio Istituto per la storia del Risorgimento Italiano, a cura di G. Nuvati, *La Rivoluzione del 1831 nella Cronaca* di F. R. 1937, (vol. XV).

encore celle de Bologne. « La révolution de Bologne, écrit Stendhal le 11 avril 1831, a profondément irrité les quatre ministres, MM. Fossombroni, Corsini, Cempini et Momi. » Les Français ne veulent donc pas nous laisser mourir en paix²³, s'est écrit le vieux Fossombroni et il n'en est devenu que plus attentif à décourager et à laver les mauvais idées²⁴.

Une des dernières images stendhaliennes de Bologne, je la trouverais dans la *Cherrieuse*. Au sortir de Saint-Pétron, Fabrice a donné écoutement un napoléon à l'un des pauvres de faction. Il faudra de solides coups de canne de la part de Pepe, le premier valet de la Sanseverina, pour rétablir l'ordre... Ces mendians... symbole du malaise social et politique de la Bologne pontificale.

Que cette dernière image, choisie à dessein, ne suggère pas le renoncement à la justice et à la liberté. Bologne a représenté pour Stendhal une des plus passionnantes expériences du byellisme politique. Les chemins de la liberté traversent pendant longtemps le désert. Stendhal s'est exalté devant l'héroïsme des secres — qui constitue à ses yeux un pendant à l'héroïsme du Moyen-Âge —, mais il ne s'étonne pas de voir leurs tentatives avorter. Cette résignation stendhalienne confirme celle de cet autre byelliste que fut Francesco Rangone... Cette résignation n'est, en fait, que transfert d'espérance. Le 30 août 1820, Stendhal écrivait à Mareste: « Je suis devenu very cool sur le politique. All Europe shall have the liberty in 1850, mais pas avant. Voilà mon calcul ».

Le rêve sur l'énergie bolognaise ne sera pas sans lendemain. Un jour ou l'autre, l'énergie, au service de la justice et de la liberté, triomphera. C'est là un des fondements de la pensée politique de Stendhal. Or, cette énergie, c'est à Bologne, dans l'Emilie, en Romagna, que Stendhal la découvre la plus vive, comme à l'égalité. Aussi estimait-il que Bologne méritait de devenir la capitale de l'Italie²⁵. En 1817, dans une page admirable, décrivant le panorama de San Michele in Bosco, il fait rêver par un Bolognais un sonnet sur la libération de l'Italie. Il s'agit là d'un beau mensonge, puisque ce sonnet de Manfredi est de 1699! Qu'im-

²⁴ Même conclusion chez Lady Morgan (*Italy*, II, p. 238): « Quand l'épisode de la délivrance de l'Italie arrivera, la position centrale de Bologne et le caractère de ses habitants, en feront un foyer d'opinion publique, et lui donneront une influence prépondérante sur les destinées de la Péninsule ».

porté! Dans cette composition, c'est à un Bolognais que Stendhal donne le rôle du patriote. Et qu'importe encore si l'Histoire n'a pas consacré ce triomphe de Bologne capitale. Le beyliste — en dépit de sa réputation de roué — ne mesure pas les victoires à leur manifestation extérieure. Il sait apprécier ces tensions, ces puissantes volontés d'être que le hasard des choses, les malheurs ou les intérêts des hommes ont fait avorter. Après tout, la plupart des héros de Stendhal, à la différence de ceux de Balzac, se gardent, au sens strict et social du terme, de réussir. Et nous savons qu'ils ont, quand même, réussi... La réussite, pour Stendhal est dans le refus de l'affectation. « Les Carnaches s'éloignent de l'affectation qui était à la mode... ». Cet hommage aux grands peintres bolognais — épigraphe de *l'Histoire de la peinture en Italie* — nous livre la pensée profonde de Stendhal sur Bologne. Elle a voulu, un peu envers et contre l'Histoire, être soi-même. Je ne vois pas de meilleur éloge. Elle est, à ce titre, une véritable héroïne de Stendhal.

La realtà politica di Bologna e le meditazioni stendhaliane

di Umberto Marcell

Nel prendere in esame sulla scorta dei documenti la situazione politica di Bologna negli anni a cui si riferisce Stendhal¹, nasce, anche senza volerlo, quasi un bisogno di confrontare questa « verità documentata » con le meditazioni, alle quali egli si abbandonò rielaborando quei materiali che al suo spirito vennero offerti dalla sua esperienza della vita bolognese in quel particolare momento della storia della città e della sua storia interiore di poeta. L'uomo comune, anche se preparato e avvertito, rischia di cadere nel gioco affascinante dell'artista, che ci presenta le proprie « sensazioni », per la forza della loro evidenza espressiva, come realtà effettuali, e non come trasfigurazioni poetiche della realtà, compilate appreso da un'anima che ricercava se stessa nel vortice del mondo, che creava se stessa ed una realtà adeguata ad una propria, superiore natura, utilizzando come semplice carovacca la cosiddetta « realtà effettuale », o documentabile, nella quale era immersa. È rimasta meritamente famosa l'analogia che Stendhal pose fra tutto un sistema di meditazioni e di analisi immani e il fenomeno naturale della cristallizzazione. Un ramo d'albero, reso spoglio dall'inverno, se gettato nelle profondità abbandonate di una miniera di salgemma, dopo due o tre mesi si ricopre di abbaglianti cristallizzazioni: tutte le sue branche, anche quelle non più grandi delle zampe di una cinciallegra, si presentano adorne di un'infinità di splendidi diamanti, tanto che non è più possibile riconoscere il ramo originario. « Io chiamo cristallizzazione — conclude Stendhal — l'operazione dello spirito

¹ Testimo personali soprattutto le pagine di *Roma, Napoli et Firenze*, nella edizione di D. Müller, Paris, 1919, vol. II, che si riferiscono, com'è noto, all'anno 1817.